CRITIQUE opéra. LA CÔTE SAINT-ANDRÉ, les 22 et 23 août 2023. BERLIOZ : Les Troyens. Orchestre révolutionnaire et romantique / Dinis SOUZA

Après le coup d'éclat déconcertant, tout au moins surprenant d'un chef mature et anobli par la feue souveraine Elisabeth II, lequel s'est fendu d'une gifle assénée à l'un des chanteurs de la production, – la basse William Thomas en l'occurrence (Priam / Narbal) ; après la défection assumée par le dit chef (JE Gardiner, confondu en excuses depuis lors) …. : place à la musique, rien que l'opéra, celui de Berlioz tant attendu à la Côte Saint-André :

… ses fameux et colossaux **Troyens**, ainsi représentés dans une mise en espace, dans sa ville natale, en deux soirées (***La prise de Troie***, puis ***Les Troyens à Carthage***), et dès le 1er soir, à la fin de la première partie dirigée par le chef assistant désigné, le très valeureux portugais **Dinis Sousa**. Ainsi en sera-t-il pour la suite de la tournée à Salzbourg (le 26 août), Versailles (le 29), Berlin (1er sept), Londres (BBC

Proms, le 3 sept).

A situation exceptionnelle, au pied d'une montagne opératique réputée quasi insurmontable pour ses difficultés de mise en place en raison du nombre des personnages, de l'importance du chœur, le jeune chef aura relevé les défis avec un aplomb remarquable.

Le travail de l'orchestre prend la vedette, insufflant des couleurs et un miroitement sonore remarquable caractérisant chaque séquence avec une intensité, des effets de timbres, précis, mordants, des accents qui revivifient l'ensemble de l'action et des enjeux. La Prise de Troie est un immense cri collectif, celui des assiégés, entre terreur et abomination. Carthage, un enlacement amoureux dont on savoure chaque évocation sentimentale ; les deux parties composant un vaste tableau dont l'acuité expressive n'atteint jamais la beauté saisissante du son global. Voilà qui accrédite encore et encore l'avantage indiscutable des instruments d'époque, d'autant plus pour des partitions aussi spectaculaire où l'on confond ailleurs le nombre et l'épaisseur ; ici, l'éclat de l'orchestration, la tapisserie somptueuse des timbres d'un Berlioz qui connaît le traité de Rameau se dévoile dans la transparence et le détail. La lecture reste foisonnante et analytique : une gageure, réalisée avec un tact sûr. Même enthousiasme (et adhésion totale) pour l'articulation et le mordant dramatique toujours juste du **Monteverdi Choir**, quelque soit la situation et les personnages alors exprimés (troyens, soldats grecs…). La force de l'Iliade, son potentiel dramatique autant que psychologique se révèlent ainsi et l'on comprend désormais pourquoi Berlioz fut à ce point saisi par l'Histoire Antique, ses situations spectaculaires et exacerbées, ses héros sublimes…

Et les solistes ? Avouons notre déception pour **la Cassandre d'Alice Coote** : voix (trop) ample et profonde voire lugubre ; français correct, mais le jeu et le caractère ne correspondent pas à la jeune fille de Priam, aux visions terrifiantes; qui

exhorte son peuple mais en vain ; hélas, **Lionel Lhote fait un Chorèbe schématique** lui aussi (d'autant plus décevant ici, qu'il est est central dans la première partie) ; étrangement il émet un français confus et épais, sans relief ni rebond. De même pour **la Didon de Paula Murrihy**, souvent dépassée par les défis du personnage de la Reine de Carthage et dont le français approximatif empêche la lisibilité et la compréhension des enjeux du rôle. Dommage. En revanche, c'est conforme à sa réputation que **Michael Spyres incarne un Enée aux dimensions du héros** : guerrier, résilient, amant de Didon mais inflexible quand à son devoir : il fondera Rome en quittant la souveraine carthaginoise. Le destin avant l'amour. Déjà associé et pilier de la version de John Nelson (Strasbourg, 2017), le chanteur maîtrise le parcours dramatique du personnage ; il possède la droiture de cette trajectoire (plus héroïque que pathétique), et malgré parfois des déficiences dans l'articulation et des aigus tirés, le ténor tire lui aussi avec l'orchestre et le chœur, son épingle du jeu. Parmi les autres solistes, se distingue nettement le sens de la diction de **Beth Taylor** (Anna) et de **Laurence Kilsby** (soliste sortant du chœur), le relief d'**Alex Rosen** (Hector), la vivacité amusée d'**Adèle Charvet** (rafraîchissant Ascagne)…

La proposition s'inscrit dans une longue tradition britannique qui mieux qu'en France, a su mesurer très vite, comprendre et défendre le génie du théâtre berliozien (comme les allemands à Bade et Karlsruhe). En cela, la version de Colin Davis (1969, Decca) demeure une référence sur le plan vocal ; Saluons l'initiative du Festival Berlioz de la Côte Saint-André de nous offrir cette nouvelle lecture. Laquelle vaut davantage pour l'impeccable tenue des instrumentistes et du chœur. Le plateau pâtit de l'insuffisance des rôles écrasants, centraux de Cassandre puis de Didon ; et du déséquilibre qu'elle induit immanquablement. Reste à souhaiter que les défauts des 22 et 23 août derniers, s'estompent en cours de tournée, de Salzbourg à Berlin.

_____

CRITIQUE opéra. LA CÔTE SAINT-ANDRÉ, Festival Berlioz, Château Louis XI, les 22 et 23 août 2023. BERLIOZ : Les Troyens. Dinis SOUZA – Photo © B Moussier / Festival Côte Saint-André 2023

Cassandre, Alice Coote
Didon, Paula Murrihy
Enée, Michael Spyres
Chorèbe & Sentinelle I : Lionel Lhote
Anna : Beth Taylor
Priam & Narbal, William Thomas
Panthée, Ashley Riches
Hylas & Iopas, Laurence Kilsby
Ascagne, Adèle Charvet
Hector & Sentinelle II, Alex Rosen
Hécube, Rebecca Evans

Orchestre Romantique et Révolutionnaire
Monteverdi Choir Dinis Sousa, direction



approfondir

LIRE aussi notre **critique du CD Les Troyens par John Nelson** (4 cd Erato – Strasbourg, avril 2017) / CLIC de CLASSIQUENEWS : https://www.classiquenews.com/cd-compte-rendu-critique-berlioz-les-troyens-john-nelson-4-cd-1-dvd-erato-enregistre-en-avril-2017-a-strasbourg/

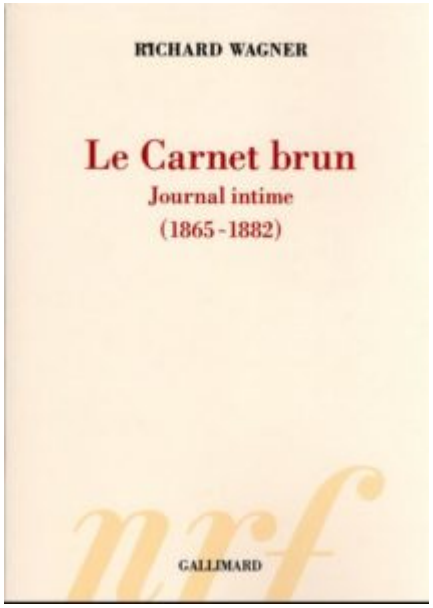
CRITIQUE LIVRE événement. RICHARD WAGNER : Le Carnet Brun – Journal intime (1865 – 1882) – Gallimard

Pour transformer le monde grâce à l'art, à quoi donc pensait l'apôtre Wagner ? Quels sujets l'occupaient particulièrement ? De 1865 à 1882, Richard Wagner (1813 – 1882) écrit ses impressions sur quantité de sujets liés à son quotidien. La période est d'autant plus riche qu'elle correspond à la maturité, de la création de Tristan en 1865 à Parsifal en 1882, année de sa mort…

Au départ Cosima l'amante éperdue offre un carnet en cuir brun (avec reliure agrémentée de pierreries) à celui qu'elle adore mais auquel elle doit renoncer sur l'ordre de son père Franz Liszt, car c'est une femme mariée, l'épouse du chef Hans Von Bülow. Dans ce carnet de déploration (conservé au Musée de Bayreuth), l'amant couche d'abord son désespoir, puis après que Cosima ait divorcé de Bulow, qu'elle se soit mariée avec Richard, ce dernier poursuit dans son cahier, une rédaction régulière, constituant ce qui est devenu un journal intime … A partir de 1868 quand le couple qu'il forme à présent avec Cosima s'établit à Tribschen, Wagner confesse ainsi ses pensées personnelles pendant presque 15 années, et au cours de ses nombreux déplacements à Vienne, Genève, Munich, en France et en Italie.

Première traduction française du

Carnet Brun
Dans l’intimité de Wagner



Y consignant des esquisses multiples, l’amorce de projets musicaux et poétiques souvent de première importance : poèmes, sujets, notes et réflexions d’un penseur de l’art, toujours curieux, exigeant, en quête. C’est le miroir d’un créateur unique, d’un génie, artisan du théâtre total ; chant, théâtre, musique sont abordés sans filtre, pour lui-même… on y relève des annotation sur ses relations avec son principal mécène : financeur de tous ses opéras à compter de Tristan und Isolde (1965), Louis II de Bavière, le cousin de Sissi et que Richard appelle son « Parzival » ; ses opinions sur le chant et les « bons chanteurs » (dont surtout le Helden tenor, créateur de Tristan, Ludwig Schnorr) ; les faits d’actualité, la politique, les sciences, sur les compositeurs dont Beethoven… Quantités de projets ou de premières versions sont ainsi dévoilés : au départ Parsifal dans l’opéra qui porte son nom devait rencontrer Tristan … pour en somme un tableau de chevaliers en recherche d’idéal.

Tout génie a un orgueil démultiplié à tort ou à raison : dans le cas de Wagner, il est décuplé car l’auteur du Ring se nomme « l’esprit allemand », conscient comme peu de sa propre germanité ; obsédé par le destin des héros germaniques par excellence Siegfrid et Tristan



Cosima, seule lectrice du journal de son époux, donne l'opus à sa fille Eva en 1908, laquelle en fait don aux archives de Bayreuth en 1931. Le texte n'est publié qu'en 1975 (en allemand). C'est la première édition française (traduit de l'allemand par Nicolas Crapanne), enrichie d'un dispositif critique (introduction, notes, biographies des personnalités citées par Wagner dans son texte…). Incontournable. CLIC de CLASSIQUENEWS

CRITIQUE LIVRE événement.« Le Carnet brun / Journal intime, suivi du Portefeuille rouge » (Das braune Buch / Die rote Brieftasche), de Richard Wagner. Traducteur : Nicolas Crapanne, avec Marie-Bernadette Fantin-Epstein, Eva Perrier et Solange Roubert, Jean-François Candoni (préface), éditions Gallimard, 384 pages – parution : mars 2023

PLUS D'INFOS sur le site de l'éditeur Gallimard : https://www.librairie-gallimard.com/livre/9782072943331-le-carnet-brun-journal-intime-1865-1882-richard-wagner/

CRITIQUE, opéra. SALZBOURG, le 13 août 2023. MARTINU : the Greek Passion / La

Passion grecque. Maxime Pascal / Simon Stone

Salzbourg 2023 a eu le nez fin et la vision juste pour choisir d'exhumer ainsi l'ultime opéra de **Martinu** (création posthume à Zurich en 1961) : « **La Passion grecque** » (d'après le roman de Níkos Kazantzákis, fameux pour *Zorba le Grec*) est une rareté absolue dont l'acuité dramatique, les sujets, les thèmes sous jacents font écho à notre actualité migratoire (que le metteur en scène **Simon Stone** exploite habilement). Musicalement, les **Wiener Philharmoniker** sous la direction de **Maxime Pascal** s'avèrent percutants.

Les villageois de l'Attique profonde se préparent pour la Semaine Sainte : dirigés par le pope Grigoris, chacun doit tenir un rôle dans le Mystère de la Résurrection qui sera représenté … mais des réfugiés guidés par le prêtre Fotis, se présentent chassés de Turquie ; le pope inflexible ordonne qu'on les chasse car ils pourraient transmettre le choléra !

A travers le personnage qu'il doit incarner, confronté à une situation dramatique et tragique, chacun se dévoile : la veuve Katerina qui joue Marie-Madeleine soignent les opprimés (somptueuse **Sara Jakubiak** douée d'une présence sensuelle intense), comme surtout Manolios (solaire et très engagé **Sebastian Kholhepp)** qui incarnant Jésus et secourant les migrants, sera tué par Panais (lequel velléitaire au début avait refusé de jouer Judas : **Julian Hubbard tout aussi crédible**). Saluons aussi l'impeccable Yannakos de **Charles Workman** (précis, articulé, très juste) ;

Sur scène, le Mystère se réalise au delà du prétexte initial. La force du drame de Martinu joue des registres simultanés, dans l'action : strates dramatiques qui renforcent et

exacerbent puis libèrent aspirations et natures ; dans l'écriture musicale, chants orthodoxes, et motifs tchèques portés par une prosodie précise et souple. Le geste clair, affûté du chef français rétablit l'originalité et la violence du sujet comme les accents très subtils d'une musique nerveuse et contrastée. Les chœurs (des réfugiés et des villageois / Choeurs de l'Opéra de Vienne et Maîtrise du Festival) attisent la charge fraternelle et sociétale des situations.

On aurait imaginé exploitation plus évidente et générale du Manège des rochers, ses galeries à arcades si graphiques et suggestives : seul un niveau est utilisé pour les migrants écartés, exilés, tenus à distance. Mais Simon Stone, maître des mouvement de foules, sait exprimer la complexité du sujet des migrants, particulièrement aigu aujourd'hui : l'inscription « refugees out », puis le sang maculant le sol en fin d'action en disent assez sur la tragédie contemporaine qui est loin de s'amenuiser. L'approche intelligente, épurée, débarrassée des fatras confus habituels sert idéalement la justesse du sujet. De quoi réhabiliter une partition méconnue de Martinu. Mémorable.



CRITIQUE, opéra. SALZBOURG, Felsenreitschule (Manège des rochers), le 18 août 2023. MARTINU : *La Passion grecque. Maxime Pascal, direction / Simon Stone, mise en scène.*

Opéra en 4 actes (création 1961)

Libretto de Bohuslav Martinů d'après le Roman « La Passion du Christ » de Nikos Kazantzakis / Crédit photo : SF/Monika Rittershaus – à l'affiche du Festival de Salzbourg 2023 du 13 au 27 août 2023 : dernière, le 27 août 2023 – **PLUS D'INFOS**, teaser sur le site du Festival de Salzbourg 2023 : https://www.salzburgerfestspiele.at/p/the-greek-passion-2023

CRITIQUE CD événement. JEAN-MARIE LECLAIR (1697 – 1764) : Quatrième Livre de Sonates, opus 9 (1743), vol.1 (Sonates III, VI, VIII, X) – Hélène

Schmitt, violon / 1 cd Aeolus.

Dès le premier Allegro de la Sonate VI qui ouvre ce formidable recueil Leclair, le geste libre à l'argumentation virtuose, au verbe éloquent affirme ce qui distingue le compositeur français de tout autre : sa formidable imagination, sa sensibilité poétique aussi (laquelle s'insinue avec une grâce flexible, d'essence chorégraphique, en particulier dans le court Adagio, puis dans la badinerie courtisane de la Gavotte (« Tempo Gavotta »), qui suit.

D'ailleurs, l'esprit de la danse qui électrise chaque séquence, s'infiltre partout, avec une régularité structurante, comme une respiration magistrale qui confère l'unité organique : « *Giga* » à la fois vive et nerveuse, et toujours d'une rondeur féline, qui conclue les Sonates VI et X ; *Allemanda*, lumineuse, mesurée, volubile de la X ; profondeur bouleversante, languissante de la *Sarabande* de la Sonate III, de surcroit jouée avec une pudeur mystérieuse ; quel contraste avec la finesse si fluide elle aussi du *Tambourin* (Presto) d'un esprit… ramélien !

Sonates de Leclair
Funambule et virtuose,
le violon enchanteur d'Hélène Schmitt



Hélène Schmitt qui joue un violon Michele Deconetti (Venise 1764), réussit un tour de force autant sur le plan technique qu'expressif ; la caractérisation millimétrée de chaque séquence, son énergie, la clarté contrapuntique, l'élégance dans l'énoncé et le développement mélodique, la vitalité rythmique offrent une relecture vivante et nuancée des mondes sonores de Leclair.

Le violoniste et compositeur, comète inclassable à son époque,



se dévoile dans toute la disparité de sa créativité entre les style français et italien. La subtilité intérieure de **la formidable Chaconne (« tempo di caccona »), conclusion de la VIII**, montre à quel point Leclair sait son Lully mais revivifié et filtré sous les feux d'un tempérament personnel, puissamment éclectique, d'une gravité poétique qui touche et enchante. La violoniste exprime toute la gravité et la nostalgie sous le masque d'une chatoyance séductrice. Ce jeu maitrisé des plans sonores montre à quel point la Musicienne sait **Leclair** jusqu'au bout des doigts et dans les détails (pour ceux parvenus) de sa vie fugace et fragmentaire voire déjà « romantique » (il meurt assassiné à Paris dans la nuit du 22 au 23 octobre 1764). L'interprète travaille actuellement à un texte biographique et fictionnel dont l'écriture inspire aussi ce programme marquant, dans ses ambiances, son caractère, ses flux sonores, ses textures troubles et chamarrés. Tout précise en filigrane un portrait fidèle de Leclair, ce génie de la fluidité, de l'élégance, contraire de son rival, le violoniste piémontais Jean-Pierre Guignon (mort 10 ans après lui), versé dans l'éclat et le tapage, plutôt que la subtilité souveraine. Et tous deux nommés « Premier sinfoniste du Roy (Louis XV) en 1734… !



Le sens des phrasés, l'attention à toutes les nuances d'un discours de l'âme qui sous tend chaque mesure, se libèrent dans une virtuosité fine et élégante qui sonne libre, improvisée. Cette ultime séquence (« ciaccona » de la Sonate VIII) montre combien Hélène Schmitt connaît son sujet dont elle fait un charme intime et personnel ; c'est un violon enchanteur et vibrant, funambule poétique et aussi fluide narrateur, d'une verve intarissable. Le halo velouté de ses partenaires **François Guerrier** (clavecin), **Francisco Mañalich** (viole de gambe) et **Jonathan Pesek** (violoncelle baroque, dans la VIII justement) renforce cette agilité vaporeuse toute de nuances et de suggestivité. Cette « tentation de l'ombre » qui affleure aussi dans la vie même et les choix d'un Leclair prêt à renoncer (cf sa rupture assumée de sa charge au service du Roy, fin 1736). C'est après son séjour en Hollande à la Cour de la princesse d'Orange qu**'il publie en 1743 à Paris, son Quatrième Livre, « testament », l'opus 9** (dédié justement à Anne de Hanovre, fille de George II, qui fut aussi la mécène de Haendel). 3 ans plus tard, Leclair, installé à Paris, fait créer son unique opéra (Scylla et Glaucus) puis rejoint le service du Duc de Gramont auquel il avait donné des leçons de violon 20 ans auparavant…)

Le présent enregistrement donne matière et chair à Leclair, créateur contemporain de Rameau et son égal en bien des points. **Hélène Schmitt** nous en offre un témoignage direct et

intense. L’expressivité affûtée, l’élégance permanente du son offrent un Leclair remarquable, solaire à la Corelli, et d’une agilité proche de Locatelli (écouté en Hollande), déjà *paganinienne*. Jusqu’au dernier accord (de la même Sonate VIII), portée par une fulgurance fauve, l’esprit de la bambochade, en une touche légère et vive, cite la transparence miroitante de Watteau… ou de Chardin (en couverture), ses couleurs aussi profondes que discrètes.

Voilà qui inscrit ce premier recueil dédié au Livre 4 des Sonates « *à Violon Seul avec la Basse Continue opus 9* », comme une somptueuse célébration du plus grand violoniste français du XVIIIè. Ce premier volume éblouissant par la justesse poétique et technique de l’approche appelle évidemment une suite !

CRITIQUE CD événement. JEAN-MARIE LECLAIR (1697 – 1764) : Quatrième Livre de Sonates, opus 9 (1743), vol.1 (Sonates III, VI, VIII, X) – **Hélène Schmitt**, violon / François Guerrier (clavecin), Francisco Mañalich (viole de gambe) et Jonathan Pesek (violoncelle baroque) – 1 cd Aeolus – enregistré en sept 2017 / juin 2018- **CLIC de CLASSIQUENEWS** Automne 2023.

approfondir

LIRE aussi notre **annonce du cd événement LECLAIR** : Sonates du Livre 4 / Hélène Schmitt : https://www.classiquenews.com/cd-evenement-annonce-jean-marie-leclair-quatrieme-livre-de-sonates-opus-9-vol-1-helene-schmitt-violon-1-cd-aeolus/

LIRE aussi notre **ENTRETIEN avec Hélène Schmitt** à propos de son nouveau CD : Sonates pour violon seul de LECLAIR (Livre 4, opus 9)… :

ENTRETIEN avec Hélène SCHMITT, à propos de son nouveau CD (4ème Livre des Sonates de JEAN-MARIE LECLAIR)

_____

CRITIQUE, opéra. PESARO, le 19 août 2023. ROSSINI : Adelaide di Borgogna. Olga

Peretyatko, Varduhi Abrahamyan… Arnaud Bernard

Créé à Rome en déc 1827, ***Adelaide di Borgogna*** ne mérite pas le désintérêt persistant qui l'entâche toujours. Sur fond historique (l'Italie médiévale du Xè), Rossini expéditif mais virtuose, s'y révèle maître du bel canto le plus fin comme le plus enjoué, pétillant et subtil à souhait (l'air d'Adelaide du II reprend le « *Cessa di piu resistere* » du comte Almaviva du Barbier de Séville de 1816). Contre les intrigues de Berengario, Adelaide (veuve de roi Lotario) sollicite l'aide des Germains dont le roi Othon entend rétablir l'ex empire de Charlemagne. En fin d'action, Othon et Adelaide convolent et se marient, faisant de l'ambitieux Berengario, un vassal inféodé.

Nouvelle production d'Adelaide di Borgogna à Pesaro



Evoquant cette Italie politiquement en restructuration, le metteur en scène **Arnaud Bernard** résoud le problème des nombreux sites et lieux de l'intrigue par le truchement d'une troupe de comédiens qui répètent l'histoire d'Adelaide de Bourgogne. A vue, les coulisses où techniciens et acteurs se croisent et se passent les accessoires selon le besoin de chaque situation. Tout est dévoilé aux spectateurs qui savourent tel ou tel signe critique vis à vis de la grande famille théâtrale. On reste relativement séduit par le charme de cette activité, apparemment confuse et virevoltante, mais honnêtement réglée car elle sert toujours l'action.

Le metteur en scène se joue de la double action : action lyrique rossinienne et aussi interaction entre les chanteurs comédiens dont on devine que tel entretient une relation avec telle autre, et vice versa. D'ailleurs au jeu des identités croisées et de la confusion des genres, Adelaide achève l'action de fait par son mariage, mais un mariage à la Sapho, puisque le roi Otton n'est autre qu'une actrice déguisée, qui déploie sa scandaleuse chevelure à la fin, avant de s'enfuir avec la nouvelle « reine des Germains », à la barbe de tous.



Olga Peretyatko fait une Adelaide de charme, convaincante et surtout amusée qui se joue elle aussi du double rôle : jouer et son personnage et l'interprète qui l'incarne, prête à

recueillir toute indication utile du metteur en scène. Le jeu vocal se dépouille à mesure de l'action, trouvant une justesse nouvelle ; ce avec d'autant plus de relief que son partenaire (et complice politique), Ottone brille de la même sincérité et agilité grâce à l'élégance de la mezzo **Varduhi Abrahamyan** à laquelle le souci de l'économie et d'un jeu de plus en plus épuré, profite de bout en bout. Des « méchants », souhaitant soumettre Adelaide, les deux chanteurs, le fils (**René Barbera** / Adalberto) et le père (**Riccardo Fassi** / Berengario) tirent aussi leur épingle par une agilité jamais appuyée. Du Rossini allégé, piquant, et même mordant, comme nous l'attendions.

Au diapason de tempéraments aussi vivaces, le chef, les choeurs et l'orchestre (le **National de la RAI**, partenaire familier du Festival) nous servent un théâtre Rossinien des plus fins. Musicalement fluide et virtuose. Dramatiquement piquant dans ses équivoques idéalement réglées. Nouvelle production pleinement convaincante à inscrire parmi les réussites du « ROF » / Rossini Opera Festiva. Saluons à la direction le tempérament et la maîtrise d'**Enrico Lombardi**, assistant du chef Francesco Lanzillota, empêché au soir de la première.

CRITIQUE, opéra. PESARO, Vitrifrigo Arena, le 16 août 2023. ROSSINI : Adelaide di Borgogna. Olga Peretyatko, Varduhi Abrahamyan… Arnaud Bernard (Nouvelle production) / Photos : Amati-Bacciardi

Mise en scène
Arnaud Bernard

Ottone : Varduhi Abrahamyan
Adelaide : Olga Peretyako
Berengario : Riccardo Fassi
Adelberto : René Barbera
Eurice : Paoloa Leoci
Iroldo : Valery Makarov
Ernesto : Antonio Mandrillo

Chœur du Teatro Ventidio Basso
Orchestre symphonique national de la RAI
Direction musicale : Enrico Lombardi

A l'affiche du ROF 2023, les 13, 16, 19, 22 août 2023

PLUS D'INFOS sur le site du **ROF Rossini Opera Festival / Festival ROSSINI de PESARO 2023** : https://www.rossinioperafestival.it/archivio/anno-2023/

Approfondir : le ROF 2024

Le 45ème ROF aura lieu à Pesaro du 7 au 23 août 2024 alors que la ville natale de Rossini sera capitale de la culture. Pas moins de **5 productions d'opéras** y seront présentées et mises en scène : en ouverture, une nouvelle production de Bianca e Falliero (absent in loco depuis 2005), dirigée par Roberto Abbado (Jean-Louis Grinda, mise en scène) ; suivront une nouvelle production d'Ermione (Michelle Mariotti, direction / Johannes Erath, mise en scène, non présentée depuis 2008) ; ainsi que 2 reprises : *L'equivoco stravagante*,

créé au ROF en 2019 (Moshe Leiser et Patrice Caurier, mise en scène / Michele Spotti, direction), Il *barbiere di Siviglia*, créé au ROF en 2018 (Pier Luigi Pizzi, mise en scène / Lorenzo Passerini, direction). Enfin le ROF 2024 présente en deux dates, *Il viaggio a Reims* pour célébrer le 40ème anniversaire de sa recréation moderne à Pesaro en… 1984 (jeunes élèves de l'Accademia Rossiniana / Alberto Zedda, direction).

STREAMING, opéra. ARTE, PUCCINI : TOSCA (Vérone, 2023). Sonya Yoncheva



Tosca de luxe pour le centenaire des Arènes de Vérone…. Les Arènes de Vérone, comme le Théâtre Antique d'Orange en France, constituent l'une des scènes d'opéra les plus spectaculaires au monde. Depuis 1913, l'amphithéâtre romain accueille les représentations lyriques dans le cadre du Festival de Vérone, lequel fête son centenaire en 2023.

« **Tosca** » de Giacomo Puccini, d'après la pièce de Victorien Sardou, marque cette édition spéciale dans cette production anniversaire où brille le métal lyrique et tragique de la soprano bulgare **Sonya Yoncheva**, au timbre de velours, dans le rôle-titre. La soprano incarne la cantatrice éprise du peintre

Mario Cavaradosi à l'époque où Bonaparte incarne un modèle politique pour tous les républicains, épris de liberté… mais à Rome règne le régime autoritaire du redoutable Baron Scarpia, préfet de la police de Rome qui entend bien dompter les deux amants trop impudents. La torture et la mort sont leur destin… Puccini y excelle dans la peinture des passions humaines ; et le compositeur ajoute propre à son art, le dessin grandiose des paysages romains. La ville et ses alentours oniriques y expriment aussi la grandeur des deux âmes brisées. Sonya Yoncheva reprend à Vérone (5 – 10 août 2023) l'un de ses rôles fétiches (prise de rôle au Met de New York lors de la saison 2017 / 2018), avant de l'incarner ensuite au Gstaad Menuhin Festival puis à Baden-Baden, avant en septembre une tournée au Japon….

VOIR en REPLAY jusqu'au 12 nov 2023 :
https://www.arte.tv/fr/videos/115586-000-A/tosca-de-giacomo-puccini-avec-sonya-yoncheva/



Distribution

Sonya Yoncheva (Floria Tosca)
Carlo Bosi (Spoleta)
Giulio Mastrototaro (Il sagrestano)
Giorgi Manoshvili (Cesare Angelotti)
Roman Burdenko (Il Barone Scarpia)
Vittorio Grigòlo (Mario Caravadossi)

Coro e Orchestra dell'Arena di Verona
Francesco Ivan Ciampa,direction
Scénographie, mise en scène : Hugo de Ana

Plus d'infos sur le site de Sonya Yoncheva : https://sonyayoncheva.com/news/sonya-yoncheva-returns-to-arena-di-verona-as-tosca/

Photos : portrait © Javier del Real / Grand format (DR)

CRITIQUE, opéra. BAYREUTH, le 3 août 2023. WAGNER : Tristan und Isolde. C Foster, Eiche, Sigurdarson, Zeppenfeld… Markus Poschner / Roland Schwab

Autant dire que la gloire posthume de Bayreuth n'est pas hélas une légende… gloire perdue pour combien de temps ? Pourtant après tant de déceptions répétées, de mises en scènes confuses d'édition en édition, voici un Tristan inespéré qui sauve la mise, d'autant plus cette année de déroutes manifestes dans le choix des mises en scènes plus confuses que les précédentes (cf le Ring actuel désastreux de Valentin Schwarz)

Le prestige du festival wagnérien sur la colline verte à sérieusement décliné sur le plan et scénographique et sur le plan musicale [vocal comme orchestral, ce qui est plus inquiétant] et c'est à présent loin du lieu historique pourtant légitime qu'il faut aller chercher et trouver les propositions les plus intéressantes s'agissant du théâtre wagnérien. Voyez ainsi le cycle dirigé par Kent Nagano œuvrant pour un Wagner enfin dépoussiéré historiquement informé,

réalisé depuis mars 2023, repris cet été pour un tournez événement qui malheureusement ne passera pas en France étonnant me lacune si l'on dénombre les multiples associations Wagner et les partisans dans l'Hexagone. De même il reste étonnant que ce cule Wagner régénère ne passe pas par l'opéra de Leipzig, la ville natale du grand Richard.

Tristan étoilé, onirique de Roland Schwab
Rare réussite à Bayreuth 2023

Voici donc l'une des dernières propositions à Bayreuth ce Tristan sans fatras scénographique détourné ni relecture décalée parasitée par une surenchère d'effets vidéos. Rien de tel dans ce Tristan dont le mérite est dans l'absence de relecture théâtreuse et absconde justement.

Le metteur en scène **Roland Schwab**, déjà vu l'année dernière, confirme d'évidentes qualités ; il ajoute seulement au livret de Wagner un couple dont on suit l'avancée en âge, de jeunes enfants attendris le temps du prélude, devenus vieillards tout aussi aimants à la fin…. Une célébration des amours long terme sans histoires, un peu lisse… Exit toute idée d'urgence passionnelle, de tourments du désir fusionnel, de trahison, d'hypnose magnétique enchaînant 2 êtres… mais le vertige se produit dans cette fusion bien calibrée de la vidéo et de la direction d'acteurs, sobre, équilibrée, qui exprime l'opéra de Wagner pour ce qu'il est : moins action et intrigue … que réflexion et interrogation sur le mystère amoureux.

Partisan et même pèlerin de l'infini de l'amour, Schwab dépouille action et décor, sculpte les corps dans un clair obscur savant, plutôt esthétique où les amants maudits s'enlisent sur les planches et n'aspirent qu'à rejoindre le

monde supérieur, aussi convoité qu'inatteignable. Les vertiges du désir, cette force irrépressibles qui les porte et les dépasse totalement, structure l'écoulement de l'action.

La vidéo ajoute l'évocation d'un bateau, d'un jardin, de ruines en grands tableaux oniriques plutôt réussis… Le dispositif opère comme une sublimation des deux héros entièrement voués à l'amour jusqu'à leur évaporation céleste [au III Tristan blessé, envoûté s'abandonne sur un lit d'étoiles…]. Ainsi se réalise ces vertiges terrestres hors réalité, ces élans permanents, éreintants pour extraire ces corps du monde réel ; vers l'au-delà du désir. L'amour s'il ne peut se résoudre que dans la mort (selon Wagner) est aussi, avant tout ultime accomplissement, puissance de transcendance : voilà ce que dit la musique et que s'attache à révéler et représenter la production de Roland Schwab.

Avouons qu'ici les effets et truchements visuels sont justement dosés afin qu'ils ne polluent pas l'activité ni le sens de la musique.
Ce Tristan sait cultiver la gradation des effets scéniques et atteint une réussite aussi convaincante que la version d'Olivier Py [vue, si appréciée il y a quelques années à Angers Nantes Opéra – en 2009-, du temps de sa splendeur artistique conçue avec quelle intuition par Jean-Paul Davois].

À Bayreuth, Schwab prolongerait même de Py cette progression esthétique envoûtante qu'avait permis la machinerie du Français, si éblouissante par ses traversées symboliques, d'une conscience à l'autre, d'un vertige à l'autre, d'une extase à l'autre. Chez Schwab, le lac central sur le plateau terrestre, reflétant à l'envi les effets des ciels constamment changeants au dessus, inscrit l'action dans le cycle onirique d'un temps infini, naturel, au delà de toute humanité ; le destin des amants finit par se fondre totalement à la présence allégoriques des éléments. En Tristan et Isolde, Schwab voit deux corps de désir, matière inflammable, consciences révélées aux métamorphoses infinies.

.

Sous la direction attentive et détaillée du chef **Markus Poschner**, la distribution déploie ses indiscutables arguments. Du Melot somptueux d'**Olafur Sigurdarson** (qui chante aussi ici même Albérich dans le Ring), au jeune pâtre de **Jorge Rodriguez-Norton…**

Tout autant indiscutables, saluons les familiers [à Bayreuth] et très aguerris, donc convaincants **Georg Zeppenfeld** et **Christa Mayer** aussi solides et nuancés l'un que l'autre : Marke et Brangäne. Même admiration pour **Markus Eiche**, luxueux Kurwenal, aussi diseur que dramatique.

Flamboyante et ardente, habitée et somptueuse, **Catherine Forster** enchaîne ainsi les succès alliant durabilité et expressivité ; après sa BRÜNNHILDE ici même, son ISOLDE est tout aussi travaillée, incarnée (identique à sa prise de rôle en 2022) avec une épaisseur admirable que son partenaire aussi exposé, **Clay Hilley**, en Tristan, ne parvient cependant pas à égaler…. Dommage. Lui est le seul maillon faible d'un Tristan plus que convaincant : poétique ; inscrit dans les étoiles.

Mais déjà un nouveau Tristan est annoncé en 2024. Ainsi se succèdent et s'oublient les productions lyriques fussent-elles pour certaines plus méritantes que les autres. Et la fonctionnement écologique dans tout cela ? Souhaitons revoir cette production en France pour le plus grand plaisir des wagnériens comme de tous les amateurs opéras (au moins les décors seront « rentablisés » / à Bayreuth, la présente production n'aura été jouée que 4 fois en 2022 puis 2023 – dernière le 13 août 2023).

_____

CRITIQUE, opéra. BAYREUTH 2023. Festspielhaus, le 3 août 2023. Richard WAGNER : Tristan und ISOLDE [1865], opéra en 3 ACTES, MUSIQUE et LIVRET du livret du compositeur. Mise en scène : **Roland Schwab**. Vidéo : Luis August Krawen. Photos © Enrico Nawrath

Avec :
Clay Hilley, ténor (Tristan) ;
Catherine Foster, soprano (Isolde) ;
Georg Zeppenfeld, basse (le Roi Marke) ;
Markus Eiche, baryton (Kurwenal) ;
Christa Mayer, mezzo-soprano (Brangäne) ;
Ølafur Sigurdarson, basse (Melot) ;
Jorge Rodríguez-Norton, ténor (un Berger);
Raimund Nolte, baryton-basse (un Timonier) ;
Siyabonga Maqungo, ténor (un jeune Matelot)

Chœur du Festival de Bayreuth
(Chef de chœur : Eberhard Friedrich)
Orchestre du Festival de Bayreuth
Markus POSCHNER, direction

_____

CRITIQUE, opéra. BAYREUTH, le

27 juil 2023. WAGNER : La Walkyrie. Klaus Florian Vogt, Elisabeth Teige, Catherine Foster, Georg Zeppenfeld… V. Swhwarz / P. Inkinen

Bayreuth 2023 nous inflige une Tétralogie confuse, surornementée selon les fantasmes et les désirs du metteur en scène Valentin Schwarz, qui visiblement aime à complexifier la trame élaborée par Wagner. La cohérence vocale de cette Walkyrie, n'efface pas les erreements agaçants de l'action scénique ainsi réalisée, et dans des costumes aussi divers que la vision est éparpillée comme étrangère à toute clarté.

Ici, sans explications préalables, Sieglinde, épouse malheureuse de Hunding, s'abandonne à son frère Siegmund, mais étrangement rejette l'enfant né de leur union ; là les Walkyries, toutes boursouflées et le visage bandé, en victimes postopératoires, attendent dans une centre de chirurgie esthétique.

Un trio vocal solide sauve une Walkyrie gâchée par la mise en scène et la direction musicale

Même la fameuse scène entre Wotan et sa femme Fricka, où l'épouse trahie somme le Dieu de respecter les lois qu'il a édictées, y compris à l'égard de sa fille Walkyrie en un tableau qui tient à la fois de la tragédie conjugale et de la vindicte matriarcale. Rien de très claire pourtant sur la scène : la réalisation est trop confuse pour mesurer l'enjeu véritable de la séquence.

Heureusement les chanteurs nous régalent autrement : au lumineux et tendre voire bouleversant Siegmund de **Klaus Florian Vogt** – totalement convaincant, répond la fabuleuse et enivrée **Elisabeth Teige** (qui succède ici même à l'autre norvégienne remarquée Lise Davidsen). Le Hunding de **Georg Zeppenfeld** apporte une profondeur humaine, plus raffinée qu'ordinaire, quand les chanteurs restent souvent brutaux voire tendus dans un rôle certes assez terrifiant (Hunding l'époux accueillant mais trahi, finit par tuer Siegmund). Ce trio exemplaire et réellement captivant, fera vite oubliée les Walkyries hurleuses de la fameuse chevauchée (Simone Schruder, Kelly God, Daniela Kuhler…). Voilà qui souligne davantage l'éclairage chambriste et psychologique de La Walkyrie que d'aucun, à cause justement des Walkyries, cantonne à un opéra à décibels… Plus instable, le Wotan peu nuancé et vocalement inabouti de Tomasz Konieczny ; comme la Fricka de Christa Mayer qui cependant se bonifie en cours de soirée.

.

Dans le rôle titre, la Walkyrie (bientôt Brünnhilde) de **Catherine Foster** a l'ampleur vocale, le tempérament dramatique, l'assiduité surtout d'un rôle écrasant et bouleversant ; autant dire que familière du personnage pour l'avoir assumé déjà dans la précédente Tétralogie (de Hans

Castorf), la soprano wagnérienne déploie une maîtrise indiscutable et une réelle compréhension du rôle, surtout dans le dernier acte, dans ses adieux déchirants avec Wotan…

Las, la direction de **Pietari Inkinen** se fera vite oubliée, préférant la surenchère sonore à la finesse d'une orchestration pourtant somptueuse et détaillée. Son Wagner sonne comme dans la chevauchée précitée, ampoulé, rien que monolithique. Quel dommage. Bayreuth décline d'année en année dans des productions bancales où règne la confusion décomplexée des soit disant « metteurs en scène ».





_____

CRITIQUE, opéra. BAYREUTH, le 27 juil 2023. WAGNER : La Walkyrie. Klaus Florian Vogt, Elisabeth Teige, Catherine Foster, Georg Zeppenfeld… V. Swhwarz / P. Inkinen

Plus d'infos sur le site du Festival de Bayreuth 2023 / Bayreuth Festspiele : https://www.bayreuther-festspiele.de/programm/auffuehrungen/die-walkuere/

Grande photo : Catherine Foster (La Walkyrie / Brunnehilde) (© Enrico Nawrath / Bayreuther Festspiele

CRITIQUE, opéra. AIX EN PROVENCE, Théâtre du Jeu de Paume le 22 juillet 2023. George BENJAMIN : Picture a day like this, création. Marianne Crebassa, Anna Prohaska…

Confirmation pour **George Benjamin** : là même où il triompha avec son précédent opéra « *Writen on skin* » (2012), son nouvel opus lyrique « Picture a day like this » (imagine un jour comme celui-ci) suscite l'adhésion. Voilà qui confirme Aix tel une plateforme dédiée inspirée à la création lyrique, d'autant plus depuis *Written on Skin* (présenté ici donc il y a 11 ans) ; après après « *Pinocchio* » de Philippe Boesmans, et l'an dernier « *Innocence* » de la regrettée Kaija Saariaho, – drame prenant mais partition scénique bancale. Benjamin quant à lui, renouvelle indiscutablement la réussite de « Written on skin ».

Création de « *Capture a day like this* » à Aix 2023
George Benjamin signe un nouveau chef d'œuvre lyrique

Poétique d’une quête sans fin



L’onirisme ouvert, la place du mystère, l’essor d’une suggestivité assumée, féconde fondent l’attrait de ce nouvel opus, sur le livret coécrit / conçu par Martin Crimp (dont c’est la déjà 4ème coopération avec le compositeur britannique). Au centre de ce drame qui est une quête et un cheminement porté par une espérance éperdue, la mezzo **Marianne Crebassa** qui incarne la mère endeuillée, en imper sinistre, souhaitant ressusciter son enfant, entend rencontrer la personne qui le lui permettra : un être profondément heureux dont elle doit recueillir « un bouton de la manche de son vêtement » ; sur sa route, elle croise des amants, un artisan (épatant et très volubile baryton **John Brancy** dans son costume fourmillant de boutons justement), une compositrice déjantée (**Beate Mordal**), un collectionneur, … pourtant aucun ne satisfait sa quête. Le parcours est infini et le sens sans

résolution précise. Celle, Zabelle (**Anna Prohaska**, trouble, suavement ambivalente), comme un double qui lui offre des clés de compréhension sur la réalité qui se dérobe, ne parvient pas réellement à éclaircir le cheminement de la mère. D'ailleurs, à travers ces miroirs constants formant décor, la mère a-t-elle réellement vécu chaque épisode ainsi représenté ? Ou ne sont-ils que des rêves, fantasmes évaporés, produits fumeux de son imaginaire endeuillé ?

Martin Crimp a élaboré un texte profond et sybillin, à la façon d'Hermann Hesse : à la fois poétique et énigmatique, à partir de plusieurs sources (le conte italien *La Chemise de l'homme heureux*, une fable bouddhiste, *le Roman d'Alexandre* daté de ca 300 avant J.-C.). Lui répond en fusion naturelle, la musique tout aussi poétique, voire initiatique de Benjamin.

L'orchestre chambriste (instrumentistes du **Mahler Chamber Orchestra**), dirigé par l'auteur lui-même, scintille par ses reflets et irisations ténues qui expriment l'évolution et la métamorphoses des personnages. Le chant est ciselé, communiquant le profond questionnement comme démuni de l'héroïne, une femme pudique et grave, incarnée par le mezzo pulpeux, soyeux de **Marianne Crebassa**. Le travail sur la langue éclaire le souci infini et presque méticuleux de Benjamin pour la prosodie de l'anglais. Le parcours de la mère se fait traversée dans des paysages de plus en plus brumeux, incertains que la musique à la fois intranquille et extrêmement raffinée enveloppe de façon croissante, jusqu'au dénouement final, plus serein. Peu à peu, de l'inquiétude, l'opéra verse dans l'étrangeté indéfinissable, dans un monde en mutation, debussyste, qui se dérobe à toute perception rationnelle.



CRITIQUE, opéra. AIX EN PROVENCE, Théâtre du Jeu de Paume le 22 juillet 2023. George BENJAMIN : Picture a day like this, création. Marianne Crebassa, Anna Prohaska, Beate Mordal, Cameron Shahbazi, John Brancy… Photos © Jean-Louis Fernandez

STREAMING OPERA : à revivre sur ARTEconcert, jusqu'au 22 juillet 2023, LIRE ici notre présentation annonce : Lien direct : https://www.arte.tv/fr/videos/115597-000-A/george-benjamin-picture-a-day-like-this/

STREAMING, Opéra. GEORGE BENJAMIN : Picture a day like this, création (Aix 2023). ARTE concert, sam 22 juillet 2023

CRITIQUE CD événement. MOZART : Requiem. Redmond, Lei, Walser… Le Concert des Nations, Jordi Savall (1 CD Alia Vox, mai 2022)

En juillet 1791, le comte Franz Walsegg commande à Mozart un Requiem pour les funérailles de sa jeune épouse, décédée, Anna, emportée en février précédent. Le comte à peine trentenaire (28 ans), commande aussi un monument funéraire simultanément au sculpteur Johann Martin Fischer pour 3000 florins ! Mozart qui vient de représenter La Clémence de Titus à Prague (le 6 sept), tout occupé à son dernier opéra, La Flûte enchantée (bientôt créée à Vienne fin sept 1791), accepte la commande pour… 225 florins (!).



Sur le métier, en particulier une fugue qui devait achever le Lacrimosa, Mozart s'éteint dans la nuit du 4 au 5 déc 1791. A sa mort, 95% du Requiem sont achevés, jusqu'à l'Offertorium (Domine Jesu et Hostias) dont sont précisées les voix, la basse continue et partie de l'orchestration. Le service funèbre du 10 déc utilise tout le métériau du Requiem grâce au paiement de Shikaneder, le librettiste de La Flûte. Pour livrer au comte Walsegg, la partition complète du Requiem et toucher les 123 florins

restant dûs, la veuve de Mozart, Constance demande à Freystädler, Eybler, enfin Süsmayer de terminer l'œuvre sur la base des indications laissées par Wolfgang mourant. Süsmayer remit à la veuve le manuscrit achevé ainsi fin février 1792. Walsegg paya. Puis Constance vendit la partition qui fut créée en public en janvier 1793 à Vienne, grâce au soutien du Baron van Swieten (futur librettiste de la Création de Haydn). Constance organisa ensuite plusieurs autres créations, à Leipzig (avril 1796), puis Paris le 21 déc 1804 (dirigé par Cherubini et en présence de la veuve Mozart).

Jordi Savall offre une lecture droite, sans fioriture, à l'allant imperturbable ; tout file, simple et recueilli, avec un travail sur l'acuité rythmique (Tuba mirum puis Rex tremendae), l'articulation pointée du texte (du meilleur effet dans le Lacrymosa lequel n'est donc pas le dernier épisode couché sur le papier par Mozart)… Au souffle du Lacrymosa, sa peine profonde et majestueuse, succèdent l'agitation presque panique du Domine Jesu, première arche de l'Offertorium ; surtout le dramatisme collectif, chevauchée éperdue, elle aussi d'un haut tragique de la dernière section de l'Hostias.
La gravitas de la partition ressort avec un relief très dramatique, s'appuyant sur les bois graves (cor de basset, basson, trompette, trombone), sculptant cette couleur « maçonnique », à la fois très profonde, voire lugubre et fantastique, et d'une lumière noire si dramatique et franche. Savall sait aussi souligner la parenté de Mozart à Haendel ; on y détecte avec justesse ce que doit Wolfgang à l'auteur du Messie : la fugue du Kyrie doit beaucoup entre autres à l'anthem funèbre de Haendel pour la Reine Caroline (1727).

L'articulation engagée du chœur, le profil individualisé du quatuor des solistes, la direction, sobre et claire de Savall réalisent in fine une lecture souple et sincère du Requiem, sans les emphases habituelles. De sorte qu'il sert dans un respect estimable ce caractère « pathétique » souhaité par Mozart, à la fois direct et juste. Il y est question de la douleur (Recordare), de la puissance divine (Dies Irae, puis Rex tremendae) mais aussi d'une prière strictement humaine, qui interpelle et invite à l'espérance dans la lumière (l'énergie tendre du Benedictus). L'œuvre y éblouit par sa grande tension autant spirituelle qu'universelle. Mozart franc-maçon produit une partition parmi les plus bouleversantes de la musique chrétienne liturgique. Cette conscience est la marque des plus grands génies ; elle est ici idéalement élucidée. Contrairement au visuel de couverture, iconographie si romantisée (Mozart sur son lit d'agonie occupé par le Requiem : peinture de **William James Graf** de 1854), Jordi Savall semble revenir aux sources primitives du Requiem, sommet musical qui malgré son sujet, porte au plus haut, les valeurs fraternelles des Lumières, en cette année 1791.

CRITIQUE CD événement. MOZART : Requiem. Jordi Savall (1 CD Alia Vox – enregistré à Cardona, / Catalogne, Espagne, en mai 2022. CLIC de CLASSIQUENEWS été 2023 – Plus d'infos sur le site de l'éditeur Alia Vox : https://www.alia-vox.com/fr/catalogue/mozart-requiem-jordi-savall/

Vidéo teaser :
https://www.youtube.com/watch?v=aZMoqIewZrY
